

Abus spirituels à l'égard des femmes :

porte ouverte sur des abus sexuels ?

Définir l'abus spirituel. À quoi le déceler ?

D'abord, il faut que la matière même de cet abus soit d'ordre spirituel : accompagnement, conseils, direction spirituelle... Ensuite, que la « cible » atteinte soit la conscience, le libre-arbitre, le for interne... Enfin, que le vécu de cette situation tende à faire grandir " l'aura " du guide spirituel d'un côté, tandis que de l'autre, son " fils ", sa " fille ", son " disciple " devient quasi inexistant à force de dépendance et par privation de liberté intérieure. Sont donc mis en présence d'une part, un *dominant* pouvant profiter de son statut réel de consacré ou de sa mission (qu'il a effectivement reçue ou qu'il s'est lui-même octroyée) ; d'autre part, un *dominé* en demande, voire souvent en détresse spirituelle.

Dans un accompagnement équilibré – comme c'est heureusement le cas généralement – chacun voit en l'autre un véritable frère pour suivre ensemble le Seigneur : l'un comme l'autre sont disciples du Christ Unique. Mais si l'un se fabrique un personnage de maître, et l'autre de disciple aveugle du premier, alors nous dérivons vers de possibles abus spirituels : il n'y a plus ce lien de la charité fraternelle, mais bien un rapport faussé de dominant-dominé.

Ce témoignage concernant *les abus spirituels et la femme* pose une question évidemment troublante. Si les abus spirituels ne conduisent pas toujours à des abus sexuels, du moins sont-ils quasi toujours empreints de machisme et de sexisme. Sous le masque pur et insoupçonné du Spirituel – qui ôte toute méfiance et tout esprit de critique aux futures victimes – se cache en réalité un sexisme caractéristique de certaines communautés de religieux. Et ces abus de nature sexiste peuvent hélas conduire un jour ou l'autre à de réels abus sexuels.

On s'entend généralement à reconnaître en l'âme féminine une plus grande sensibilité au Divin. Elle est habituellement davantage religieuse, voire même mystique, plus disponible et mieux disposée à l'écoute, à l'oblation et au don, et de ce fait, dangereusement malléable. D'où les risques encourus lors d'un accompagnement spirituel trop envahissant, exclusif et donc prégnant, dans lequel chaque parti finit par

trouver son compte en raison de ce besoin de compensation dû à nos manques affectifs et à notre faiblesse humaine : d'un côté, la femme qui peut y rechercher inconsciemment la présence virile qui lui a manqué (un époux, un père, un frère...) et de l'autre, son accompagnateur qui pourrait trouver dans cet échange un lieu où exercer enfin et à *lui tout seul* le pouvoir (volonté de puissance, esprit de commandement, domination, manque de reconnaissance dans sa propre communauté, revanche sur un supérieur, sur une mère possessive et autoritaire etc.). On peut d'ailleurs souvent relever, notamment chez les femmes, cette attribution possessive exprimée dans une certaine façon de parler de *mon* accompagnateur ou de *mon* confesseur, un peu comme elles parleraient de *mon* médecin, *mon* psy ou *mon* coiffeur... Chacun donc se prête à un jeu dangereux si cet accompagnement ne repose pas, dès le départ, sur des règles d'hygiène spirituelle clairement posées. Et si la règle est floue, alors une femme « accompagnée » par un religieux imprudent, autoritaire ou mal formé deviendra facilement l'objet d'une manipulation qu'elle ne soupçonnera même pas ou à laquelle elle consentira plus ou moins, l'accompagnateur profitant et exploitant à fond la " crainte spirituelle" de la femme.

Nous verrons, avec des exemples recueillis au cours de plusieurs mois passés au sein d'une de ces communautés, que l'abus spirituel est donc mêlé de près à la sexualité, car il entraîne à exercer une emprise sur l'autre. Or cette sorte de prise de possession – ne serait-ce que par un regard "intérieur" trop investigateur porté sur l'autre, au nom d'une obéissance où se mêlera la curiosité qui cherche à tout connaître – est déjà un péché contre la chasteté. Si je dénonce ici des abus spirituels à caractère sexiste, c'est que j'ai pu observer que ces abus étaient presque toujours exercés vis-à-vis de femmes jeunes et souvent immatures ou encore sur des hommes complexés et timides, des personnalités fragilisées et blessées par la vie donc plus facilement manipulables. Nous avons ainsi pu constater *de visu* qu'il y a dans certains prieurés un frère plus faible que la moyenne et dont les autres plus « forts » vont exploiter la crainte et la naïveté, le prenant pour bouc émissaire et souffre-douleur. Bien sûr, pour s'en défendre, des prieurs avanceront la raison de l'humilité ou de la correction fraternelle... Mais derrière le prétexte de la sanctification, il peut se cacher un vrai abus spirituel à manier ainsi toute une palette d'outils de torture spirituelle et morale : injures, remarques ironiques, critiques, moqueries, humiliations, excès d'autorité, services ou tâches systématiquement dévalorisantes... Je n'ai par contre jamais vu exercer ces mêmes abus à l'égard d'hommes bien trempés, ni sur des femmes de caractère un peu viril. Ces "abuseurs" spirituels ne peuvent donc exercer leurs pouvoirs que sur des natures malléables, soit structurellement fragiles, soit fragilisées peu à peu par l'isolement que crée l'immersion en communauté, et le conditionnement tant psychique, intellectuel que spirituel d'une famille religieuse fortement, pour ne pas dire exclusivement, repliée sur elle-même.

Ayant donc côtoyé quotidiennement ces religieux, trois mots-clés me viennent à l'esprit pour définir leur mode de présence au sein de l'Eglise catholique : *L'or, l'encens et la... mitre* ! Des mots qui, d'ailleurs, nous le verrons, disent tous en même temps quelque chose de la position de la femme dans l'Eglise :

L'or : sinon la fortune, du moins l'or du blason familial... de ces familles dont sont largement issus les frères en question, pratiquant sans même s'en rendre compte une religion de première classe insupportable au petit peuple de Dieu... Une église dans l'Eglise, car on reste ici soigneusement « entre soi »... S'ajoute à cela une recherche, sans lever le petit doigt, de toutes les ressources financières possibles (appels insistants aux dons, legs, quêtes...). Sous couvert d'abandon à la Providence, les frères pratiquent un attentisme qui les exonère de toutes les contraintes et fatigues liées au travail, celui-ci étant largement laissé à la femme que sa condition inférieure relègue systématiquement au rang de servante.

l'encens, parce que majoritairement formée d'intellectuels, cette Congrégation a soif de réussite spirituelle et de reconnaissance : ainsi, ces coups d'encensoir et ce chant écrit à la seule gloire du Père Fondateur ; et ces longues homélies (40 minutes en moyenne) qui impriment davantage dans les esprits les enseignements du Fondateur que ceux du Christ. La femme, qui se laisse plutôt facilement séduire, peut ainsi devenir, si elle est pieuse, une admiratrice inconditionnelle des vertus intellectuelles ou spirituelles d'un religieux. Elle l'encense (par ses paroles, son regard, son écoute attentive...) sa ferveur religieuse la portant facilement à s'enthousiasmer pour un maître spirituel.

la mitre enfin, car ces communautés ont été installées par des évêques dans des diocèses en manque de prêtres, ces évêques préférant fermer les yeux sur des points douteux plutôt que de se priver de la ressource de religieux-séminaristes qui arrivent en nombre pour accéder au sacerdoce. Ainsi s'établissent des relations ambiguës : un évêque qui sait mais se tait ; des frères qui cachent certains méfaits en multipliant courbettes, baisements d'anneau et invitations à venir célébrer avec solennité dans leurs églises, basiliques ou prieurés... La femme, quant à elle, souvent fascinée par les "titres" d'un homme public (cela se vérifie également auprès des hommes politiques !) reconnaît habituellement le pouvoir et l'autorité qu'incarne un évêque, faisant ainsi naturellement confiance à l'autorité de l'évêque qui a fait appel à ces religieux.

Voilà donc en quoi la femme pieuse est exposée à toutes sortes de manœuvres si elle s'en remet, pour la conduite de son âme, à des manipulateurs.

En rapportant, pour exemples, des faits qui se sont déroulés ces dernières années dans un prieuré en France, j'ai cherché à rendre de la manière la plus objective possible ce que j'ai vu ou entendu et qui me

semblait problématique. Les faits sont exacts, seule l'identité des personnes a été changée pour respecter leur demande d'anonymat, par discrétion ou par prudence.

J'ignorais absolument tout des « moeurs » habituelles aux frères de cette Congrégation jusqu'à ce que je les côtoie pour la première fois en 2010 ; je n'avais de ce fait aucun a priori sur eux. Rien ni personne n'avait éveillé en moi le moindre soupçon qui puisse me faire douter un jour de la beauté de la vie consacrée. Même de récentes affaires de pédophilie dans l'Eglise rapportées par les médias me laissaient interrogative : j'avais du mal à croire à de telles ignominies et persistais même à penser que des prêtres faisaient probablement l'objet d'une persécution en règle, victimes de mensonges tendant à salir l'Eglise et le Sacerdoce. Comme catholique pratiquante et bien engagée dans l'Eglise, j'avais gardé en moi intacte une vision très élevée de la vie religieuse, me référant depuis toujours à des exemples familiaux tout à fait remarquables.

Ma rencontre providentielle avec des victimes d'abus de la part de cette Congrégation allait pourtant vite me sortir d'une vision de la vie religieuse portée aux nues : le choc des mots entendus en confidence et le poids de vécus dramatiques m'ont ramenée durement à la réalité. Dès lors, prenant la mesure de la gravité des faits, je décidai de consigner soigneusement tout ce que je pouvais observer sur place dans l'un de ces prieurés, à seule fin d'apporter un jour ma contribution au service de la vérité.

Ma toute première expérience personnelle d'une certaine légèreté des frères vis-à-vis des femmes m'a laissée perplexe. Lors d'une rencontre de travail à laquelle participait une assistante, cette dernière se mit à rire de la réflexion saugrenue d'un frère. Aussitôt, celui-ci, donnant du coude à son voisin, s'esclaffa : *T'as vu ça ? J'ai déjà fait une touche !* Réflexion bien légère dont on mesurera toute la... lourdeur venant d'un si grand priant.

Des métamorphoses qui posent question

Je voyais de façon très habituelle des femmes descendre au prieuré pour y séjourner plusieurs jours. Il était frappant de voir leur manière d'être, leur comportement social, leur rapport aux autres évoluer plutôt négativement au contact de la communauté. On pourrait même parler de régression dans les relations humaines...

L'histoire de Térésa

Veuve depuis peu, elle était venue chercher consolation auprès de la communauté, mais en devint si rapidement accro qu'elle finit par s'y installer : cette femme avenante et dynamique, entreprenante et

serviable, au contact facile avec les gens de l'extérieur, devint en quelques semaines renfermée, comme coupée du monde, n'obéissant plus qu'aux frères et ne vivant que par et pour eux. Elle qui venait très souvent me saluer, prit subitement de la distance : plus de sourires, plus de petits mots échangés, un état de fuite et de méfiance. Elle semblait éteinte et déprimée, ce que bien d'autres personnes avec moi purent constater, puisque nous nous faisons même entre nous la réflexion... « *Quelle tête elle a ! Quelle triste mine !* »

Force était de constater le changement profond opéré chez Térésa, et deux évidences ressortaient :

1) la mainmise des frères sur cette femme au point de la transformer à *leur* image, c'est-à-dire à l'image que, eux Frères de Saint Jean, se font de la femme : effacée et au service. Au service et rien de plus.

2) la manipulation des frères pour la couper des « dangers » extérieurs à la communauté : d'où la rupture des relations sociales normales établies entre elle et nous. A ce moment, nous avons bien perçu que nous, qui n'étions pas « de chez eux », incarnions ce danger dont il fallait écarter tout familial et sympathisant de la communauté...

Térésa se savait-elle ou se sentait-elle manipulée ? Ou bien y a-t-elle consenti ? Les deux choses sont possibles, car des complémentarités ambiguës existent dans ces situations complexes où l'un se sert de l'autre, et vice-versa.

Le cas de Térésa n'est certainement pas unique. Car j'ai pu constater combien les veuves (ou plus largement les femmes seules ou abandonnées) étaient une proie intéressante pour la Congrégation, car ces femmes ont gardé intacts en elles à la fois la force et le désir d'aimer et de (se) donner avec générosité. Or, Jésus lui-même dénonçait ces attitudes redoutables chez les maîtres spirituels de son époque : « *N'imites pas les maîtres de la Loi... ils s'introduisent avec leurs longues prières, et ensuite ils dévorent les maisons des veuves* » (Mc 12, 38-40 ; trad. *La Bible des peuples*)

La force manipulatrice peut être extrême, au point que même des parents de victimes ferment les yeux et continuent à mettre leur confiance dans tel prier, tel frère... Ainsi, dans son livre *Le Silence et la Honte*, Solveig Eli victime au sein de la Communauté des Béatitudes, décrit très bien cela : ses parents fermaient les yeux sur les viols subis de la part du frère Pierre Etienne alors qu'elle était enfant et qu'il entraît chaque soir dans sa chambre au vu et au su de ses parents ! On reste atterré d'un tel aveuglement organisé, propre au fonctionnement des sectes : les membres de sa propre famille sont capables de gommer les liens familiaux au seul bénéfice de la communauté, des frères, du gourou...

Histoire d'une brebis égarée

J'ai reçu un jour un appel téléphonique d'une jeune fille souhaitant rencontrer pour un entretien spirituel un frère très renommé semblait-il. Son appel se fondait sur la réputation de sainteté de ce religieux dont tout le monde disait qu'il était insaisissable, car il courait constamment après les âmes pour les sauver... Mais courait-il après les jeunes filles ou après leurs âmes ? Certains comportements laissent songeur...

Rendez-vous pris, et après m'avoir dit par téléphone qu'elle ne pouvait faire qu'un rapide aller-retour dans la journée car elle ne disposait que de quelques heures de liberté, cette jeune personne arriva. Sandrine était plaisante, d'une aisance naturelle, et quoique d'un style plutôt « bourge », elle n'avait rien de guindé et se montra d'emblée chaleureuse et sympathique à mon égard. Elle venait ici parce qu'elle se posait beaucoup de questions existentielles et s'interrogeait sur son retour à la foi. Elle m'en parla ouvertement, justifiant son désir de rencontrer ce frère dont la réputation d'être un saint prêtre et religieux semblait s'étendre bien au-delà de la région. A son invitation, elle monta dans son bureau. Non seulement l'entretien dura plusieurs heures, mais en redescendant, Sandrine qui m'avait dit ne disposer que de peu de temps me demanda finalement de lui retenir une chambre pour toute la semaine. Et au fil des jours, de tôt le matin jusqu'au déjeuner, puis de tôt l'après-midi jusqu'au diner, puis tard encore dans la soirée, Sandrine passait son temps enfermée dans le bureau avec ce frère ou bien le suivait partout dans la maison, à l'oratoire, dans le parc, au salon, à la bibliothèque, dans son bureau... Bref, elle suivait à la voix ce bon pasteur moins comme la brebis perdue et retrouvée qu'à la façon d'un... petit toutou !

Ce qui nous frappa, c'est sa « façon d'être » qui changea radicalement. Elle, si polie à son arrivée, devint renfermée, sombre, obscure, s'interdisant tout échange de paroles avec le personnel de service là où elle était hébergée. Qu'elle ait fait le choix du retrait et du silence, nous le comprenions puisque c'est même la clef pour bien vivre une retraite. Mais dans son cas, c'était plus du renfermement que du silence. Au fil des jours, nous n'avions plus de bonjour, de merci ni d'au-revoir. De plus, visiblement, nous la gênions. Elle finit par prendre possession des lieux sans égard pour le personnel en place, visitait comme chez elle nos placards, sans s'interroger le moins du monde sur son comportement : ainsi, se servir sans payer, ne serait-ce pas du vol ? Il semblerait que sur ce point, sa conscience ait été quelque peu altérée, car son unique échelle de valeur paraissait être désormais son rapport exclusif à ce frère-guide...

Ce frère la raccompagna personnellement à la gare (lui, d'habitude si pressé et occupé à la prière, prenait pour elle tout son temps). Elle quitta les lieux sans un au-revoir ni un merci à qui que ce soit. A peine rentrée chez elle, Sandrine retéléphona, visiblement nerveuse et agacée que ce soit encore moi qui lui réponde au bout du fil. Pensant que je ne la reconnaitrais pas, elle camoufla son nom faisant grand mystère

de sa personne alors que j'avais immédiatement reconnu sa voix... Elle me pria avec autorité de transmettre au recteur un message sibyllin fait de mots en pointillés qu'elle "signa" d'un prénom maquillé ajoutant *que le frère comprendrait...* Il devait aller la chercher *là où il savait* et lui réserver une chambre pour toute la semaine. Pour quelqu'un qui ne disposait soi-disant d'aucun temps libre, cet accompagnement spirituel prolongé de façon aussi rapprochée et camouflée avait de quoi surprendre.

Quand elle revint la semaine suivante, je ne m'étais pas trompée : il s'agissait bien de Sandrine, quoiqu'elle fit tout pour m'éviter, gênée que je la reconnaisse et devinant sans doute que je puisse m'interroger. Et la semaine se déroula comme la précédente, toute la journée enfermée avec ce frère en accompagnement ; les fruits (du moins les fruits apparents) n'étaient en tout cas guère ceux de la charité et du service d'autrui : elle se comporta de façon de plus en plus sans-gêne. Même le personnel de service eut à s'en plaindre, car elle le tenait pour moins que rien.

Comment ne pas se poser de questions sur de tels changements ? Est-ce vraiment là ce qu'on appelle une conversion ? Ces attitudes ne sont-elles pas étrangères à toute vie chrétienne normale et équilibrée ? Car cette brebis égarée cherchait moins à rejoindre le troupeau qu'à recueillir l'attention exclusive de son bon pasteur... Or, me semble-t-il, à relire l'Evangile, la brebis égarée, une fois retrouvée, ne reste pas dans les bras du bon pasteur mais rejoint le troupeau. Les Frères de Saint Jean n'auraient-ils pas une petite tendance à garder sa petite brebis perdue chacun pour soi ? ...

On nous opposera sans doute ici que Jésus ne nous aime pas en groupe, globalement, en gros ... mais bien d'un amour unique. Certes, mais l'amour unique, c'est aimer chacun(e) comme s'il était unique, ce n'est pas un amour particulier (dans le sens de relations particulières) qui donnerait à penser que Son amour est plus fort pour les uns, moindre pour les autres. Jésus n'a pas de préférence affective, il ne privilégie pas sa propre famille. Ainsi, lorsque la foule l'appelle : *ta mère et tes frères sont là dehors qui t'attendent* , la réponse de Jésus met à sa juste place la véritable paternité, maternité et fraternité spirituelle : *où est ma mère ? Qui sont mes frères ? Mais ceux-là tous qui entendent ma parole...* Une réponse qui ne correspond guère à cette famille religieuse où l'on se reconnaît uniquement entre gens de même milieu social et de même sensibilité...

L'élargissement de la famille « naturelle » à un amour englobant l'humanité est évident dans l'Evangile. Mais la Famille Saint Jean semble tirer de l'exemple du disciple bien-aimé – le seul mentionné qui reposa sur la poitrine de Jésus – une sorte de « passe-droit », une « exclusivité » pour la tendresse spirituelle.

Des brebis perdues, la communauté en recevait beaucoup. Mais il y a à craindre la manipulation par la confiance, la soumission par l'accompagnement spirituel, danger permanent de la mainmise sur la conscience de la personne que l'on dirige plus qu'on ne l'accompagne. Ainsi cet autre cas observé : une jeune femme très fragilisée s'est rendue à un rendez-vous où elle est restée enfermée dans le bureau de son « guide » pendant plusieurs heures. Nous ne pouvons rien en dire, puisque nous n'avons rien vu ni entendu de sensiblement compromettant, mais un temps d'accompagnement aussi long constitue à lui seul un délit d'imprudence, car il mettait en présence un esprit fort et dominateur d'un côté, une nature fragile et blessée de l'autre.

Prière de ne pas déranger

Ces longs entretiens ne devaient faire l'objet d'aucun dérangement. Ainsi, le téléphone ayant sonné à plusieurs reprises et avec insistance pour un frère alors en accompagnement, sur la demande pressante de mon interlocuteur (et en raison de sa qualité de prêtre d'ailleurs car il s'était présenté) je me risquai à passer la communication jugeant que c'était important. Bien mal m'en prit, car je fus sèchement remise en place : « à partir de maintenant, vous ne me passez plus aucun appel. Vous ne me dérangez surtout pas ».

Quelques heures plus tard, la jeune femme ressortait du logement du frère, dans la plus grande confusion, rouge, très gênée... J'ai alors recueilli le témoignage d'un membre du personnel qui se trouvait à ce moment-là dans le couloir et qui me fit cette remarque que je rapporte : « *J'ai vu cette femme. Et le frère. Ils étaient rouges l'un et l'autre, très gênés. Je suis entrée dans le bureau où il faisait une chaleur étouffante. Et une odeur ! Un parfum ! Je ne suis pas une oie blanche, je ne suis pas une naïve, j'ai du nez, je sais ce que c'était...* »

Cette façon de regarder la femme « physique » semble propre à certains Frères. Et les remarques me mettaient souvent mal à l'aise. Ainsi, à propos d'une jeune fille qui avait été gravement défigurée dans un terrible accident, et alors qu'il était question de chirurgie esthétique pour lui refaire le visage, un Frère lança cette remarque qui aurait choqué plus d'un père et d'une mère s'ils l'avaient entendue : « *Est-ce que ça en vaudra la peine au moins ? Est-ce qu'elle était jolie avant ?* »

Devant tous ces faits, je cherchais à comprendre au fond comment cette Congrégation voyait la femme en général. Le comportement et les réflexions de certains frères me donnaient à penser qu'ils choisissaient soigneusement les plus « jolis plants »... au prétexte de travailler à la Vigne du Seigneur. Car force était de constater que plus une femme était jeune et jolie, plus elle avait de chance d'être éligible à un accompagnement spirituel prolongé ; plus elle avançait en âge et moins gâtée par la nature, plus elle n'était

considérée que sous des aspects de service, de travail ou de bénévolat. Et comme je le faisais remarquer à ce frère qui multipliait les accompagnements spirituels « choisis », il me rétorqua sans aucune gêne : « *C'est la jeunesse qui m'intéresse. Eux c'est l'avenir de l'Eglise, c'est les vocations à venir. Les vieux, spirituellement c'est trop tard, je n'aime pas ça, c'est pas mon truc...* »

Et l'autre « truc » que n'aimait pas ce frère, c'est qu'une femme puisse détenir une quelconque autorité et partager des responsabilités...

Femme en responsabilité

J'ai eu personnellement beaucoup à souffrir des remarques cinglantes du frère avec qui je devais travailler, en tant que salariée, sur un poste adjacent. Les Frères avaient été appelés par notre évêque à assurer le service de notre lieu de pèlerinage, tandis que le personnel salarié restait en poste pour assurer les prestations habituelles à l'accueil des pèlerins et autres voyageurs de passage.

A peine ce Frère fut-il installé aux commandes qu'il entreprit de me harceler pour que je lâche les rênes, chose qui n'avait nullement été envisagée dans le « pack installation » et les conditions de collaboration avec cette communauté. Mais ce Frère ne supportait pas qu'une femme puisse partager avec lui la moindre responsabilité. La pression était constante, organisée, ciblée pour que je quitte mon poste qui, pour l'essentiel, ne concernait pourtant que des initiatives d'ordre matériel et de fonctionnement administratif. Mais dans cette Congrégation, une femme ne peut jamais être considérée comme une collaboratrice, seulement un instrument : *on la fait travailler* (ce qui d'ailleurs semblait habituel dans leur prieuré, où une religieuse assurait tous les gros travaux de bricolage et jardinage, pendant que les frères s'occupaient exclusivement aux tâches intellectuelles et spirituelles). Comme je me risquais encore à donner quelques avis que m'autorisait ma fonction, des réponses tombèrent pour me recadrer : *Ici, ce sera vous, ou moi. C'est moi le chef ici. Quand on s'installe quelque part, je prends tout, ou on s'en va. Ou encore : Ici, vous m'obéirez de gré ou de force...*

De force ! Qu'est-ce à dire ? Jusqu'où pourrait donc s'exercer l'autorité d'un Frère sur une femme ? N'y a-t-il pas déjà de la violence dans cette menace verbale ?

De l'avis de ces Frères, aucune idée valable ne peut donc émaner d'un cerveau féminin... quitte à reprendre ces mêmes idées un peu plus tard, à leur propre compte, et comme venant de leur inspiration ou réflexion personnelle. Ainsi, toutes mes propositions d'activités pour le lieu étaient-elles systématiquement rejetées... pour être presque toutes reprises après mon départ forcé ! Preuve du mépris absolu de cette Congrégation pour la femme.

Manipulation de l'âme

Les abus spirituels peuvent s'apparenter à un pseudo-mysticisme en faisant intrusion, à force d'insinuation, dans le for interne et en faisant mine de lire dans les âmes pour les « soupeser »... Ainsi, le Frère qui exigeait que je lui sois soumise au travail cherchait-il à me déstabiliser en faisant le *liseur d'âme*, essayant de m'impressionner pour me faire perdre pied devant lui. Il émit ses jugements sans appel sur mon travail de laïque salariée, sur la qualité de mon engagement et prononça la sentence qui me condamnait : « *je doute de la qualité de votre vie spirituelle, de votre intériorité et de votre mission dans ce lieu ; je crains pour votre âme, vous n'avez pas votre place en ce lieu, etc.* »

Or, peu de temps auparavant, je m'étais laissée aller à quelques confidences spirituelles en exprimant à ce Frère mon engagement dans le service de la prière en ce lieu : chaque jeudi, par exemple, son prédécesseur au poste m'avait confié la mission d'animer le chapelet ; j'avais alors proposé à ce Frère de continuer ce service de la prière (ou plutôt de m'y joindre sous leur conduite), mais il me regarda froidement en me remettant en place : « *C'est inutile, moi j'ai ma communauté* » Je n'avais pas encore compris, à cette heure-là, que, pour les Frères, la femme n'est admise à aucune fonction para-liturgique particulière, à moins qu'il n'ait simplement voulu, dans mon cas, me briser un peu plus en usant de son pouvoir spirituel sur moi.

Autre abus spirituel caractérisé chez ces religieux, celui d'appliquer leur propre « loi liturgique » de façon à inquiéter une âme quelque peu scrupuleuse et remuée par un vrai questionnement intérieur. Alors que je demandais à un Frère de partir plus tôt un samedi soir pour me rendre à une messe anticipée dans ma paroisse (j'étais en effet de garde le lendemain), celui-ci me l'accorda avec réserve en commentant la messe anticipée de manière à me troubler : « *Je doute que cette messe anticipée soit valide, il y aurait beaucoup à revoir dans l'Eglise à ce sujet, ce sont des accommodements dont il faudra bien apprendre à se passer quand on reviendra à la sainte discipline d'avant...* »

Or ce lendemain dimanche matin, il nous fallait déménager entièrement une salle pour organiser l'accueil d'un important groupe de préparation au mariage. Seules à quatre femmes, nous avions à déplacer des dizaines de tables extrêmement lourdes, ce qui est déjà en soi tout à fait inadmissible pour des femmes dans le cadre d'un travail légal. Pourtant, nous le faisons très volontiers pour le service de l'Eglise. Pendant ce temps, les frères étaient tous en prière. Aucun n'étant venu nous aider, je me permis gentiment la remarque dans le but d'améliorer, par la suite, nos relations et notre collaboration si tel cas se reproduisait. Mais la réponse me laissa sans voix : « *le dimanche est un jour sacré, nous, religieux, nous ne pouvons pas être ailleurs qu'à la prière. Nous, nous avons la grâce de la prière ; vous, (=les femmes) celle du service...* »

Réponse qui fait un peu penser à une certaine hypocrisie de pharisiens le jour du Sabbat...
« *Hypocrites ! Chacun de vous, le sabbat, ne délie-t-il pas de la crèche son bœuf ou son âne pour le mener boire ?* » (Lc 13,15)

Hypocrisie d'une famille spirituelle qui s'indulgence aussi facilement qu'elle condamne ceux qu'elle ne reconnaît pas pour les siens...

J'ai reçu un jour un appel d'une jeune femme, déjà maman d'un bébé, qui désirait reprendre contact avec un des prêtres de la communauté en vue de son mariage religieux. Il lui avait déjà posé un rendez-vous auquel il n'était pas venu, et elle le relançait pour la seconde ou troisième fois déjà, dans le cadre de sa demande de préparation au mariage. Sans résultat. Ne parvenant pas à obtenir ce rendez-vous, cette jeune femme était découragée et soudain, elle fondit en larmes au téléphone. Et de me raconter que ce religieux lui avait refusé que soient célébrés le même jour son mariage et le baptême du bébé. Il lui avait fait impitoyablement la remarque que, puisqu'elle avait fauté, il n'était pas question de mettre cet enfant en lumière ce jour-là, et qu'il le baptiserait donc la veille du mariage, dans l'intimité, avec seulement parents, parrain et marraine pour témoins. Une manière de faire entrer le nouveau baptisé dans la communauté chrétienne *par la petite porte*, pour éviter que ça se voit ! Inutile de dire combien ces futurs mariés déjà parents vivaient cela comme une punition de la part de l'Eglise.

Que les frères exigent la plus grande rigueur morale et un engagement sérieux de la part de ceux qui sollicitent un sacrement, c'est normal et ce n'est pas discutable, sauf la manière de le dire ou de le faire. Car la suite est très instructive sur ce « deux poids, deux mesures » appliqué par la Congrégation. Il advint en effet que peu de jours après, ce même religieux reçut un jeune couple de sa famille à qui il réserva l'accueil le plus affectueux et consacra tout son temps. Ce jeune couple était accompagné de son premier bébé...ou plutôt en réalité de son deuxième, car dans la chambre de couple réservée où je l'avais conduite, la maman (à qui j'avais demandé si c'était là son premier enfant) me répondit en toute franchise : *non, c'est mon deuxième. Il a un grand frère qui est aujourd'hui chez son papa, c'est son week-end de garde...* Je comprenais qu'il y avait eu séparation ou divorce d'avec le premier papa, et que le nouveau couple recomposé n'était donc pas vraiment « en règle » avec l'Eglise... Et pourtant, le Frère manifestait à l'égard de ce cas de figure familial la plus grande sollicitude et beaucoup d'indulgence. Mais voilà, ce couple était « des leurs » alors que les autres, non. Cette pratique de la *préférence spirituelle* est vraiment insupportable à qui peut l'observer du dehors.

Manque de retenue et de discrétion

J'aborderai maintenant une forme d'indiscrétion spirituelle de certains frères et dont j'ai personnellement fait l'expérience, laissant un souvenir amer et une grande blessure. Qu'un prêtre ou religieux tente de gagner la confiance de l'autre pour mieux le dominer est un abus spirituel particulièrement odieux, puisqu'il touche alors aux profondeurs de la conscience et de l'âme. Je voudrais ici dénoncer le non respect de la règle de discrétion de la part de ce frère qui, d'ailleurs, jouait constamment l'*élasticité spirituelle* envers moi : tantôt bon, presque affectif, subitement très écoutant, me donnant alors à penser qu'il était au fond fraternel et amical, me poussant à être plus confiante ; et immédiatement après, implacable, froid, cassant, utilisant mes quelques confidences pour en faire véritable « une machine à critiques » et à broyer, spirituellement et moralement. Ainsi lui avais-je un jour confié quelques aspects de ma vie personnelle au retour d'une absence pour maladie, non pas pour me plaindre mais simplement pour qu'il me connaisse mieux et fasse montre de plus de compréhension en la circonstance. Mais à peine avais-je quitté les lieux, qu'il rapporta mes dires à la personne qui m'a succédée immédiatement dans son bureau, personne avec qui je vivais d'ailleurs un gros conflit et qui cherchait tous les moyens de m'éliminer de son champ de vision... Cette dernière donc ne se priva pas à sa descente du bureau de me balancer ironiquement en pleine face quelques vérités que j'avais confiées.... Ce non respect de confidentialité a profondément altéré par la suite ma confiance à l'égard de tout religieux. Même s'il ne s'agissait pas ici de trahison d'un secret de confession, il y a eu un manquement grave à la discrétion la plus élémentaire qu'on peut attendre d'un prêtre.

En matière d'indiscrétion, le fait suivant me paraît plus problématique encore, car il met au jour certains types d'accompagnement spirituel. Un religieux très peu ordonné et particulièrement négligent avait l'habitude de laisser traîner le courrier qu'il recevait... Or, une maison d'accueil est un lieu de passage intense, de sorte que n'importe qui pouvait à tout moment poser les yeux sur ces pages éparpillées... Laisser traîner des courriers aussi confidentiels est une sorte de viol de la personne qui, en écrivant quelque chose de ses pratiques pénitentielles, s'était évidemment crue à l'abri de toute indiscrétion.

Les frères au secours des femmes : de bons samaritains ?

Un vendredi saint, durant le chemin de croix, une femme prise d'un malaise tomba raide à terre en poussant un grand cri. Le frère portant la croix à l'imitation de Jésus et arrivant juste à sa hauteur, eut à peine un regard sur elle et passa son chemin... laissant aux autres le soin de gérer une situation d'urgence, car il ne s'agissait en l'occurrence ni d'un phénomène psy ni d'hystérie féminine, comme les frères ont tellement (sur)naturellement tendance à le penser chez les femmes, mais bien d'une crise liée à une maladie chronique. Cette manière de juger systématiquement une femme tombée par terre au moment où passait la croix comme une quasi possédée est un abus spirituel, un jugement qui a semé le doute sur la personne, au point que les

gens autour d'elle éprouvèrent même quelque crainte à l'approcher : *On ne sait jamais, si le diable était là-dedans, si on risquait d'être souillé ou troublé à son contact ?!* Et comme dans l'évangile, le prêtre-lévite a passé son chemin... Ce qui rend la chose plus navrante encore, c'est que le prêtre en question était aussi...médecin.

Les abus spirituels peuvent prendre des formes plus sexistes, par exemple le fait même de penser à la place de la femme en la considérant toujours moindre que l'homme. Des quelques échanges avec un frère, il était facile de comprendre que hormis la Vierge Marie quasi déifiée à cause de saint Jean qui « *la prit chez lui* », la femme n'était guère digne de recevoir des trésors théologiques, philosophiques et spirituels réservés à une élite intellectuelle. Ainsi, à une amie de bon niveau culturel venue faire une retraite dans leur prieuré et qui, à l'issue d'un enseignement, s'approcha pour demander quelques éclaircissements, le prédicateur rétorqua bien fort et devant tout le monde qu'*avant de suivre une retraite, il fallait peut-être commencer par retourner à l'école...* Loin d'être sotte en la matière et plutôt instruite, cette amie resta blessée par cette remarque désobligeante. Son tort, c'est qu'elle n'avait pas le bon profil Saint-Jean : elle cherchait trop à comprendre et à questionner ! Car les frères « adoraient » surtout s'entourer de femmes qui les écoutent, les admirent, les encensent et les servent, bien entendu, en leur assurant par exemple... le petit réconfort des gâteaux du dimanche et des pots de confiture maison... Il faut à ces frères un public d'admiratrices ferventes et dévouées, prêtes à tout pour eux : certaines même délaissaient le mari, les enfants, la maison, le ménage... pour le prieuré. J'en connaissais qui y passaient littéralement tout leur temps en se faisant tour à tour taxi, femme de ménage, cuisinière... provoquant même la brouille dans certains ménages comme nous l'avons plusieurs fois constaté.

Ainsi la femme est-elle renvoyée à l'ombre, sans aucune mission spécifique dans une Eglise revue et corrigée de manière très cléricale *façon Famille saint Jean*. Effectivement, très vite, je n'ai plus rien eu à partager avec les frères : ni autorité, ni idée, ni même prière.

Un manque de tolérance, d'ajustement et de compassion selon les situations.

Une jeune accouchée était venue vivre une retraite de carême. Comme c'était la semaine sainte, des ordres de la plus grande rigueur furent donnés en cuisine par le frère recteur.

J'attirai l'attention du frère sur le fait que cette jeune maman allaitait encore son bébé, qu'il lui faudrait donc un repas complet et une nourriture adaptée, pas seulement le bol de riz imposé aux autres retraitants. Après beaucoup de difficulté à lui faire admettre qu'un bol de riz serait insuffisant, le frère finit par m'accorder : « *bon pour elle, exceptionnellement, elle aura droit à **deux** bols de riz* ». Au final, la jeune femme réclama elle-même un repas « normal » qui lui fut servi malgré tout...

Des préférences peu compatibles avec l'accueil de tous sans distinction..

Des pèlerins âgés étaient arrivés en car et attendaient le frère pour la bénédiction de la table. Mais il était en retard, et impossible de savoir où il se trouvait. Les pèlerins commencèrent donc à déjeuner, très déçus de ce manque d'accueil et de l'absence remarquée du nouveau recteur dont ils avaient tant espéré la présence pour faire connaissance. Partie à sa recherche, je retrouve le frère à l'abri des regards, derrière une voiture sur un parking, en grande conversation et riant avec une gentille demoiselle... furieux que je le rappelle auprès des « vieux » pèlerins...

Sous le prétexte de l'amour du prochain, le chantage à la charité.

Je me heurtais régulièrement à un frère qui entendait prendre toute liberté par rapport à la réglementation d'hygiène et de sécurité imposée dans nos cuisines et nos bâtiments. Des contraintes auxquelles il ne voulait pas se plier. Puisque tel était le cas, j'estimais qu'il lui appartenait alors d'endosser à lui seul toute responsabilité en cas de problèmes. Je lui déclarai donc que pour ma part je n'irais certainement pas en prison pour ses non-respects de la législation. Il me regarda alors d'un air faussement doux en me déclarant : « *Vous, non, je sais que vous n'iriez pas en prison pour moi. Mais moi, oui, s'il le fallait, j'irais pour vous !* »

Remarque déplacée et un vrai petit chantage à l'amour du prochain ! Car si l'on peut se glorifier d'aller en prison pour le Christ ou pour une cause juste, il n'y aurait rien de glorieux à s'y retrouver pour avoir stupidement refusé d'observer une législation en vigueur et provoqué un accident grave. En réalité, la réponse témoigne d'une réelle immaturité affective et d'un refus d'assumer ses responsabilités personnelles.

La femme comme un spectacle...

Il arrivait qu'un certain frère s'échappe de la prière du soir pour venir en catimini regarder la télévision. C'est ainsi que je le surpris un soir à regarder une émission bien peu édifiante, qui faisait grand étalage de femmes très légèrement vêtues. Le frère était affalé sur son siège, ce qui me choqua sur le moment car je trouvais sa manière d'être bien peu conforme à l'enseignement reçu de se tenir toujours comme en présence de Dieu...

Abus spirituels et harcèlement sexuel

Une jeune femme, qui participait avec nous régulièrement à un groupe de prière, fut poursuivie par les assiduités d'un frère qui la pressait en lui disant que jamais personne ne lui avait résisté ce qui sous-entendait qu'il n'en était donc pas à son premier coup avec les femmes.

Sérieuse et très appréciée de tous, cette jeune femme lui tint tête, alors que lui-même, dans la crainte d'être un jour dénoncé par ses mails compromettants, la supplia de les détruire. A notre connaissance, si aucune plainte pour harcèlement n'a été déposée en raison de l'éloignement géographique providentiel de la victime, celle-ci du moins en a conservé des preuves matérielles.

S'il a répugné à cette jeune femme de dénoncer l'attitude de ce religieux auprès des autorités diocésaines, c'est à cause de ses engagements personnels au sein de divers mouvements d'Eglise. Deux craintes alors la retinrent : celle du scandale qui allait éclabousser un religieux qu'elle savait « protégé » d'une certaine façon par l'évêque ; et celle d'être mise elle-même en accusation, car elle a très vite compris la manipulation pratiquée par ce Frère et consistant à faire de sa victime une victime consentante voire même provocatrice des faits. Cette crainte des victimes de n'être pas crues et d'encourir même la honte d'être accusées à la place de leur bourreau, est d'ailleurs la cause première de leur silence.

En conclusion

Les quelques exemples vécus recueillis auprès de plusieurs témoins et que nous avons rapportés ici sont bien la preuve que cette Congrégation manifeste des comportements gravement déviants. Ils portent tous la marque d'un abus spirituel, souvent sexiste, parfois même sexuel.

De tels faits obligent à se poser des questions graves sur les modes de recrutement, le discernement exercé, la formation dispensée et les règles de vie au sein de cette communauté qu'une sorte d'aura protège. Le dramatique besoin de prêtres et de vocations rendrait-il aveugles à ce point ceux-là même qui devraient être nos guides !

Témoignages recueillis par E. B.